

LA MODE ANCIENNE

ET

LA MODE NOUVELLE,

COMÉDIE EN UN ACTE, EN VERS;

PAR M. GAUGIRAN-NANTEUIL, *P. Charles*

*Représentée, pour la première fois, à Paris, sur
le théâtre de Louvois, le 9 Fructidor an 11.*

27 nov 1803.

~~~~~  
Prix, 1 fr. 2 décimes. (24 sols.)  
~~~~~

A PARIS,

Chez Mad. CAVANAGH, ci-devant BARBA, Libraire, sous
le passage du Panorama, N^o. 5, entre le Boulevard
Montmartre et la rue St.-Marc;

AN XII.

PERSONNAGES.

LISIMOND, vieux propriétaire normand.

FLORICOUR, jeune élégant de Paris.

CONSTANCE, femme de 45 ans, } belles-sœurs, veuves des deux
EULALIE, petite maîtresse, } frères Dermon.

LABRIDE, vieux cocher.

LISETTE, soubrette.

PQ
2257

G7.
M7

La scène est dans une maison de campagne, à
quelques lieues de Paris.

*Le théâtre représente un salon, une porte de chaque côté ;
celle de droite est l'appartement de Constance ; celle de
gauche, celui d'Eulalie.*

Nota. Les acteurs sont inscrits en tête de chaque scène,
tels qu'ils doivent être au théâtre ; le premier inscrit tient la
droite, qui est celle des acteurs.

LA MODE ANCIENNE

ET

LA MODE NOUVELLE.

SCÈNE PREMIÈRE.

LISETTE, LABRIDE *en habit de jokey.*

L I S E T T E.

Labride, te voilà ?

L A B R I D E.

D'où viens-tu donc, Lisette ?

L I S E T T E.

De nos dames, je viens d'achever la toilette :
Peux-tu le demander ?

L A B R I D E.

Quoi ! tu prends de l'humeur ?

L I S E T T E.

Oui, contre ma maîtresse.

L A B R I D E.

Et moi contre sa sœur.

Une franche coquette, une petite folle,
Qui des modes du jour incessamment raffolle.

L I S E T T E.

Un dragon de vertu, dont l'esprit mal placé
Ne trouve rien de beau que le siècle passé.

L A B R I D E.

Qui de donner le ton dans le pays se pique.

L I S E T T E.

Tenant, depuis mille ans, à sa mode gothique.

L A B R I D E.

Qui, comme elle, prétend ici tout rajeunir.

L I S E T T E.

L'autre, c'est encor pis, elle veut me vieillir.

L A B R I D E.

Tout bien approfondi, car je suis équitable,
La meilleure des deux, tiens, ne vaut pas le diable.

L I S E T T E.

Si l'on nous entendoit ?

L A B R I D E.

Bon , grace à nos propos ,
Les maîtres quelquefois connoissent leurs défauts.
Mais assez sur ce point : il faut que je te dise
Que j'ai fait ce matin une grande sottise.

L I S E T T E

Une sottise , toi ?

L A B R I D E

Tu parois en douter ?

Mais le fait est certain , je vais te le conter.
Déjà le petit jour commençoit à paroître ,
Je vois un gros lourdaud qui me donne une lettre ,
Et me dit en patois mi-français , mi-jargon :
« Remettez cet écrit à madame Dermon ,
» Dites-lui que c'est moi , Claude-Anathase Blaise ,
» Et qu'en poste , je viens sur mes pieds de falaise. »
Vite , je le renvoie , en lui disant : C'est bon ,
Et songe à m'acquitter de la commission ;
Quand je vois à l'instant s'avancer ventrè-à-terre
Un jockey qui sembloit arriver d'Angleterre ,
Et quoique de Paris , il vint tout bonnement
Contrefaisant l'anglais ; il me dit : « Gentleman ,
» Ce billet doux il est pour un petite femme. »
Pour madame Dermon ? « yes , c'est pour la matame. »
Et sans autre parole , aussi prompt que l'éclair ,
Sur son cheval anglais il part , vole et fend l'air.
Faut-il te dire encor le fin mot de la chose ;
Tu vois mon embarras , et quelle en est la cause ;
Veuves depuis un an des deux freres Dermon ,
Nos dames , tu le sais , portent le même nom ;
Les deux lettres aussi portent la même adresse.

L I S E T T E

Et tu n'as pas , mon cher , plus de tact , de finesse ?
J'ai déjà tout compris. Ton lourdaud de normand ,
A notre vieille folle , en vouloit sûrement ;
L'anglais à deviner est encor plus commode ;
Il nous porte , je gage , une nouvelle mode ;
Ainsi....

L A B R I D E

Bien raisonné ; vraiment , c'est parler d'or ,
Mais la difficulté pourtant subsiste encor.

L I S E T T E

Comment ?

L A B R I D E

Si le dessus des billets se ressemble ;
Enfin , si je les ai tous deux mêlés ensemble.

L I S E T T E

Ce point change la thèse et me fait bien changer ;
De prendre l'un pour l'autre il est quelque danger.

L A B R I D E

En un mot les voilà , vois à quoi tu t'exposes ;
Devines si tu peux , et choisis si tu l'oses.

L I S E T T E

Je ne me charge pas de ce choix pour ma part.

L A B R I D E

Ma foi , laissons aller les choses au hasard.
Prends l'un , je garde l'autre , et crainte d'anicroche ,
Sauve-moi , tu le peux , la moitié du reproche.
Par ton esprit léger , des modes partisan ,
Sur la plus jeune , toi , tu pris de l'ascendant ;
Moi , par mon sens rassis , mon âge , ma prudence ,
De la vieille j'ai su gagner la confiance .
Va-t-en chez la première , et moi chez celle-ci ,
Peut-être le hasard aura-t-il bien choisi.

L I S E T T E

Mais , si nous nous trompons de billet ?

L A B R I D E

Beau mystère !

Un troc entre les sœurs arrangera l'affaire.
Bagatelle , te dis-je ; il faut à notre tour
Nous occuper d'hymen , puisque le tendre amour
Nous tient depuis long-tems enchaîné l'un à l'autre.

L I S E T T E

Tu t'occupes de toi , monsieur le bon apôtre ;
Ton habit , il est vrai , te sied on ne peut mieux ;
C'est qu'il te rajeunit , grand mérite à mes yeux ,
Tu me parois plus gai , plus beau que de coutume.

L A B R I D E

Tu n'épouses , je vois , en moi , que le costume.

L I S E T T E

Trop heureux ! mais je vais remettre mon billet.

L A B R I D E

Adieu , Vénus soubrette.

L I S E T T E

Adieu , l'Amour valet.

SCÈNE II.

LABRIDE, *seul.*

L'amour ! comme ce mot chatouille les oreilles !
Grand merci , mon habit , vous faites des merveilles ;
Si Lisette m'adore à vous seul je le dois ;
Mais , madame s'avance et me cherche , je crois.
Mon costume est étrange , elle a mauvaise vue ,
Et va faire en entrant quelque grosse bévue.

SCÈNE III.

CONSTANCE, LABRIDE.

CONSTANCE

Monsieur....

LABRIDE

J'en étais sûr.

CONSTANCE

Que demandez-vous ?

LABRIDE

Rien.

C'est Labride.

CONSTANCE

Qui, vous ?

LABRIDE

Oui , madame.

CONSTANCE

Vaurien !

C'est lui-même en effet. Viens ça que je te gronde.
Où sont tes cheveux noirs ?

LABRIDE

Sous ma perruque blonde.

CONSTANCE

Au lieu de ton chapeau tu portes ?...

LABRIDE

Un toquey.

CONSTANCE

Au lieu de ta casaque ?...

LABRIDE

Un habit de Jockey.

CONSTANCE

De ce déguisement je devine la cause.

LABRIDE

Votre sœur a voulu cette métamorphose :

Mais un tour plus piquant , un tour encor plus noir ,
On me prive de vin à mes repas du soir.
Votre sœur , dont l'esprit novateur incommode ,
Veut que jusqu'à ses gens , tout suive ici la mode.
Selon certain usage , à Londres inventé ,
Nous régale le soir d'une tasse de thé.

C O N S T A N C E

Elle est donc tous les jours plus folle ?

L A B R I D E

Dont j'enrage !

Du thé pour un cocher ! quel maussade breuvage.

C O N S T A N C E

Au reste , dès demain je la quitte , je crois ,
Car d'un second époux aujourd'hui je fais choix.

L A B R I D E

De feu votre premier vous souvient-il , madame ?
Il n'aimoit pas le thé , celui-là , sur mon ame.
Mais respect au défunt : à propos de mari ,
Vous en attendez un , dites-vous aujourd'hui ?
Et n'attendez-vous pas autre chose ?

C O N S T A N C E

Sans doute.

L A B R I D E

Un billet.

C O N S T A N C E

Justement.

L A B R I D E

Le voilà.

C O N S T A N C E

Bon ! écoutez.

L A B R I D E

Quoi ! vous ne l'ouvrez pas ?

C O N S T A N C E

Non , je sais ce que c'est ;

Et tu vas , comme moi , savoir tout le secret.
Ma sœur aime la mode et veut toujours la suivre ;
Avec elle tu vois que l'on ne peut plus vivre ;
J'ai donc pris le parti de me remarier.
Mais voulant bien choisir , sur-tout bien m'allier ,
A Falaise j'avois connu dans mon jeune âge ,
Une femme d'esprit , discrète autant que sage ;
Je lui communiquai mes résolutions ,
Et répondant de suite à mes intentions ,

Elle choisit parmi ses amis et ses proches ,
 Un homme plein d'honneur , exempt de tous reproches ;
 Sur ce choix d'importance elle nie consulta ;
 Il me plut , je m'offris , tu sens qu'on m'accepta.
 J'ai reçu ces détails déjà dans une lettre ,
 Et ce petit billet qu'on vient de te remettre ,
 N'est que pour m'avertir que mon futur mari ,
 Plein d'amour , en ces lieux , doit se rendre aujourd'hui .
 Tu sais tout à présent ; sois discret , sois fidèle ,
 Autour de la maison va faire sentinelle ;
 Sitôt que tu verras paraître un voyageur ,
 Amène-le chez moi sans rien dire à ma sœur .
 Prends bien garde .

L A B R I D E
 Il suffit .

S C È N E I V .

CONSTANCE, LABRIDE, EULALIE.

E U L A L I E *appelant de sa chambre*
 Thom !

C O N S T A N C E
 Silence , c'est elle .

E U L A L I E *appelant encore .*

Thom !

C O N S T A N C E
 Quel est ce nom-là ?

L A B R I D E
 Quelque mode nouvelle .

E U L A L I E *à Labride , en entrant .*
 Vous ne répondez pas !

L A B R I D E
 Qui , moi , madame , non ;
 On ne répond , je crois , qu'appelé par son nom .

E U L A L I E
 Combien de fois enfin faudra-t-il vous le dire ,
 Vous ne vous ne vous nommez plus Labride .

L A B R I D E
 Est-ce pour rire ?

En Jockei si l'on put me métamorphoser ,
 On ne parviendra pas à me débaptiser .

E U L A L I E
 J'ordonne , obéissez , ne suis-je pas maitresse ?

(9)

C O N S T A N C E

Ne change pas de nom , ma défense est expresse.

E U L A L I E

Seule , vous le savez , je fais ici la loi.

C O N S T A N C E

Moque-toi de son ordre , et n'écoute que moi.

E U L A L I E

Obéis ; vingt écus seront ta récompense.

C O N S T A N C E.

Trente flacons de vin , et garde ma défense.

E U L A L I E

Si tu veux mon argent , songe à t'appeler Thom.

C O N S T A N C E

Si tu veux de mon vin , songe à garder ton nom.

L A B R I D E.

A Eul. J'aime fort votre argent. *à Const.* votre vin me décide.

A Eul. Je m'appellerai Thom. *à Const.* je resterai Labride.

A Eul. Madame , j'ai l'honneur.

E U L A L I E

Sortez de ce salon.

L A B R I D E

A Const. Je vais faire à la cour sentinelle.

C O N S T A N C E

C'est bon.

SCÈNE V.

C O N S T A N C E , E U L A L I E.

E U L A L I E.

Quel maussade valet ! il faut que je le chasse.

C O N S T A N C E

C'est bien fait ; il a tort , mais chez moi je le place ,

Et j'engage Lisette à faire son paquet.

E U L A L I E

Je la prends , en ce cas , puisqu'elle vous déplaît.

C O N S T A N C E

De la prendre , ma sœur , vous faites la folie !

E U L A L I E

Vous me contrariez , moi , je vous contrarie.

C O N S T A N C E

Moi , vous contrarier ! que dites-vous , ma sœur ?

De vous complaire en tout , quand je fais mon bonheur !

2

E U L A L I E

Témoin , ce jour auquel pour fêter une amie ,
Je rassemble en ces lieux nombreuse compagnie ;
Vous apprenez le fait , et très-secrètement ,
Vous , de votre côté , vous en faites autant ;
Mes convives et moi , vers six heures précises ,
Nous venons pour dîner , les places étoient prises ;
Et nous sommes contraints , tout étant occupé ,
D'attendre pour dîner que madame ait soupé.

C O N S T A N C E

Pourquoi vos élégans et leur brillante troupe ,
Dînent-ils , s'il vous plaît , quand tout le monde soupe ?
D'ailleurs , ce petit trait...

E U L A L I E

Dites ce trait méchant.

C O N S T A N C E

Oubliez-le , ma sœur , vu son côté plaisant.

E U L A L I E

Avec vous , je vous dis que l'on ne saurait vivre.

C O N S T A N C E

Quoi ! ce trait vous aigrît ! allons , je vous le livre.

E U L A L I E

La nuit , puis-je dormir ? pourquoi ? faute d'égard.
Vous vous levez trop tôt.

C O N S T A N C E

Vous vous couchez trop tard.

E U L A L I E

Je souffre en quelque endroit que je vous accompagne ;
On se moque de vous , même dans la campagne ;
En voyant vos habits , on se dit mot pour mot ,
Cette femme est du tems du bon roi Guillemot.

C O N S T A N C E

Les habits d'autrefois avoient , quoiqu'on en pense ,
Peut-être moins de grâce , au moins plus de décence.

E U L A L I E

On ne reprendra plus , vous l'espérez en vain ,
Et le double panier et le vertu-gadin ;
Sous le costume antique , une femme jolie
Aime mieux rappeler Cleopâtre , Aspasia.

C O N S T A N C E

Et la santé , ma sœur , vous n'en faites point cas.
De Rome et de la Grèce avons-nous les climats ?
Vous êtes , je le sais , grecque , étrusque , romaine ,
Oui , mais le moindre rhume au tombeau vous amène.

(11)

E U L A L I E

Je le dis hautement , sur ce point finissons ;
Il faut nous séparer.

C O N S T A N C E

Nous nous séparerons.

E U L A L I E

Rompons , il en est tems , un honteux esclavage ,
Il me reste un moyen.

C O N S T A N C E

Le quel ? le mariage ?

E U L A L I E

Je ne m'en cache pas , oui , je prends un époux.

C O N S T A N C E , *piquée.*

On pourrait bien , ma sœur , en faire autant que vous.
(*A part*) Sans m'avoir prévenue , oh ! ciel , quelle conduite !
(*Haut*) Nous verrons qui des deux se marira plus vite.

E U L A L I E

Pour ma part ce sera , je pense , bientôt fait ,
Car Lisette , en entrant , m'a remis un billet
Qui m'annonce... Voyons... Permettez-vous , madame ?

C O N S T A N C E

Comment ?.. Lisons le mien. A mon tour je réclame
Vos petites bontés.

E U L A L I E

Faites , faites , ma sœur.

Bon Dieu ! qu'est tout ceci ?

C O N S T A N C E

Me trompé-je ? d'honneur !..

E U L A L I E

Juste ciel ! quel portrait !

C O N S T A N C E

Oh ! la caricature !

E U L A L I E

Voulez-vous bien entendre ?

C O N S T A N C E

Oui , faites-en lecture.

E U L A L I E

Passons le préambule.

C O N S T A N C E

Oui , sans doute.

E U L A L I E

Je lis :

« Vous allez voir enfin le Phénix des maris ;

» C'est un grand campagnard , riche propriétaire ,
» Possédant quelque orgueil , mais encor plus de terre ;
» Qui , dans ses plaisirs purs , dans ses goûts innocens ,
» Déteste les cités ; bref , c'est l'homme des champs.
» Il n'aime que l'hymen , à l'amour est revêché ,
» Et n'a jamais connu que la chasse et la pêche.
Ah ! l'horreur ! »

C O N S T A N C E

Voulez-vous m'écouter un moment ?

» De Paris , je te mande un jeune homme charmant ;
» Que te dire , en un mot ; comblé par la nature ,
» Arbitre en fait de goût , modèle de parure ,
» Frisé comme un Titus , hardi comme Annibal ;
» C'est Mars en tête-à-tête , et Zéphyr dans un bal.

E U L A L I E

J'entends , nos billets ont été pris l'un pour l'autre.

C O N S T A N C E

Rendez-moi donc le mien , tenez voici le vôtre.

(*A part*) Allons vite chez moi voir si l'on est venu.

E U L A L I E , *à part*.

Lisette doit ici mener mon prétendu ;
Ne sortons pas.

C O N S T A N C E

Eh ! quoi ? nous nous quittons , ma chère ?

E U L A L I E

Ah ! le bon petit cœur !

C O N S T A N C E

Le joli caractère !

Adieu , je vous souhaite un excellent époux.

E U L A L I E

Recevez tous les vœux que mon cœur fait pour vous.

S C È N E VI.

E U L A L I E , L I S E T T E .

L I S E T T E , *accourant*.

Madame , le voici.

E U L A L I E

Serait-il vrai , Lisette ?

L I S E T T E

C'est lui-même , il me suit.

Et la s.

De Ro

Vous êtes

Oui , ma :

E U L A L I E

Ma joie en est complète.

L I S E T T E

A son abord je l'ai de suite reconnu :
Oh ! c'est qu'il a bien l'air aussi d'un prétendu.
Il paraît tout confus , il marmotte sans cesse ,
Amour , hymen , plaisir , graces , beauté , tendresse :
Mais le voici lui-même.

SCÈNE VII.

L I S E T T E , E U L A L I E , L I S I M O N D .

L I S I M O N D , à *Lisette*.

Ah ! mon enfant , pardon.
Eh bien ! puis-je parler à la veuve Dermion ?

E U L A L I E

La veuve ? il est joli.

L I S E T T E

Monsieur , c'est elle-même ;
Elle est devant vos yeux.

L I S I M O N D

Ma surprise est extrême.

L I S E T T E

D'où naît cet embarras ?

L I S I M O N D

Si c'est elle en effet ,
Sa figure en ce cas vaut mieux que son portrait .
Madame... Que lui dire... Oh ! la femme élégante !

E U L A L I E

Quel est l'original qu'ici l'on me présente ?

L I S I M O N D

Madame... assurément... tout l'éclat du soleil
A l'éclat de vos yeux n'a rien qui soit pareil...
Sur votre front serein... se peint votre ame pure...
Et l'on voit... en voyant votre belle figure ,
Les attrait réunis des grâces de l'amour...
Je vous souhaite enfin , madame , le bonjour.

E U L A L I E

Monsieur , soyez certain... Tu m'amènes , Lisette ,
Le futur de ma sœur.

L I S E T T E à *Eulalie*.

Ma foi , la chose est faite ;
Essayez de tous deux . Il est rare , dit-on ,
Que sur deux prétendus on en trouve un de bon :
Vous prendrez le meilleur .

L I S I M O N , à *Lisette*.

Que te disoit madame ?

L I S E T T E

Vous l'enchantez , monsieur.

L I S I M O N D

Ah ! l'adorable femme !

Nous allons commencer un éternel roman.

Echange d'amitié , d'amour , de sentiment ;

Quand vous verrez les lieux où j'ai reçu la vie ,

Vous vous croirez au tems de la chevalerie ;

Quel domaine d'ici j'apperçois tour-à-tour ,

Ces fossés , ces crénaux , ces murs et cette tour.

E U L A L I E

Il paraît que monsieur habite la province ?

L I S I M O N D

Oui , madame , et j'y mène un train qui n'est pas mince.

Connaissez-vous un peu le pays des Normands ;

Mais cela vaut Paris pour les amusemens ;

Tous les ans c'est d'abord la fête du village ;

Et la foire , quel bruit ! quel monde ! quel tapage !

Ce ne sont qu'acheteurs , qu'aigrefins , que marchands ;

Là sont les baladins , ici les charlatans ;

A l'ombre , des vieillards vident le jus des treilles ,

On danse ailleurs ; par-tout on vous corne aux oreilles ;

On achète , on revend , on se trompe , et jamais

La foire ne finit sans dispute ou procès.

E U L A L I E

C'est beau.

L I S I M O N D.

Je vous l'ai dit.

L I S E T T E

Quel tableau pour madame !

L I S I M O N D

Ah ! vous vous y plairez quand vous serez ma femme.

E U L A L I E

Je n'en saurais douter ; mais souffrez qu'à mon tour ,

Je m'informe à mon gré de ce charmant séjour.

L I S I M O N D

Avec plaisir.

E U L A L I E

Chez vous , suit-on un peu la mode ?

L I S I M O N D

Oui , oui , toujours la même.

L I S E T T E.

Eh bien ! c'est plus commode.

E U L A L I E

Avez-vous quelqu'artiste en cheveux , en bijoux ?

L I S I M O N D

Non , ces artistes-là sont inconnus chez nous ;
Nous avons un major , un orfèvre en boutique.

E U L A L I E

Je n'habite jamais qu'une chambre à l'antique.

L I S I M O N D

En ce cas mon château vous plaira , j'en répond ,
Car je le tiens bâti du tems de Pharamond.

E U L A L I E

Je n'y puis plus tenir.

L I S I M O N D

Eh ! vous êtes ravie ,

N'est-ce pas ? Vous brûlez de voir la Normandie ,
Et je ne parle pas des plaisirs innocens.
L'hymen nous donnera , j'espère , des enfans ;
Vous les élèverez ; une mère bien tendre
Veille et prévient des soins qu'une autre fait attendre.
Plus de bals , de concerts , de frivoles désirs ,
Son mari , ses enfans , voilà tous ses plaisirs.

L I S E T T E

Il me semble vous voir ; vrai , vous serez charmante.

E U L A L I E

Monsieur , ce tableau-là n'a rien qui m'épouvante ;
Mais aussi pour me plaire il faut à votre tour ,
Comblér tous vos fossés , abattre votre tour ;
Faire tomber ces murs dont l'aspect intimide ;
De votre château fort , faire un palais d'Armide ;
A l'antique arranger tous vos meubles français ,
Et changer votre parc en un jardin anglais.

L I S I M O N D

Peste !

E U L A L I E

Dans ce séjour agréable et commode ,
On pourra vivre alors ; nous y suivrons la mode :
J'y paroîtrai tantôt en Diane , en Vénus ;
Vous vous ferez couper les cheveux en Titus.
Nous recevrons d'ailleurs nombreuse compagnie ;
Nous donnerons des bals , jourons la comédie ;
Et de tant de plaisirs on pourra , tout surpris ,
Quoiqu'à Falaise encor se croire dans Paris.

L I S I M O N D

Elle est folle vraiment ; quelque chagrin extrême ,
Sans doute a dérangé...

E U L A L I E

Je fus toujours la même.

L I S I M O N D

Allons , vous plaisantez ! Comment , m'avoit-on dit ,
Que nous avions tous deux même humeur , même esprit ,
Et que j'aurais en vous une bonne compagne ,
N'aimant que les plaisirs qu'on goûte à la campagne.

L I S E T T E

C'est dommage vraiment.

E U L A L I E

Vous connoissez mes goûts ,

En vous y conformant vous serez mon époux.

L I S I M O N D

Grand merci.

E U L A L I E

Finissons en ce cas , je vous prie.

L I S I M O N D

Que m'avoit donc chanté votre folle d'amie !

Je m'en vais.

E U L A L I E , *à part.*

Je voudrais lui donner tant d'humeur ,

Qu'il partît de ces lieux sans avoir vu ma sœur.

(*Haut*) Adieu , monsieur. (*à part*) Je ris en voyant sa colère.

(*Elle sort*).

SCÈNE VIII.

L I S E T T E , L I S I M O N D.

L I S I M O N D

Lisette , qu'ai-je dit qui pût tant lui déplaire ?

L I S E T T E

Ne craignez rien , monsieur , caprice que cela ;
C'est un moment d'humeur dont elle reviendra ;
Vous obtiendrez sa main.

L I S I M O N D

Je crois que tu t'abuses.

L I S E T T E

Je vous dis que son cœur est à vous.

L I S I M O N D

Tu t'amuses.

L I S E T T E

Son goût , je le répète , est volage , incertain ,
Elle hait aujourd'hui ce qu'elle aime demain.
Parlez-lui , vous aurez une heureuse réponse ;
Suivez-la.

L I S I M O N D

Charge-t-en , quant à moi j'y renonce ;
Il est midi sonné , je tombe d'appétit ;
Je reviendrai savoir ce qu'elle t'aura dit.
Ah ! la folie maîtresse ! ah ! l'épouse incommode. (*Il sort.*)

L I S E T T E

En voilà , je crois un , dégoûté de la mode.

SCÈNE IX.

L A B R I D E , L I S E T T E.

L A B R I D E

Lisette , écoute donc , sais-tu le grand secret ?
C'étoit un prétendu que la lettre annonçoit .
Il est même arrivé.

L I S E T T E

Voyez donc la nouvelle.

L A B R I D E

Il est dans ce moment qui parle avec sa belle.

L I S E T T E

Je te dis que tous deux viennent de se quitter.

L A B R I D E

Ils sont encore ensemble , et je n'en puis douter.
Le jeune homme est charmant ! figure intéressante !

L I S E T T E

Allons , c'est un vieillard de cinquante à soixante.

L A B R I D E

Juge si je dois bien le connoître.

L I S E T T E

En effet.

L A B R I D E

Car j'ai déjà de lui reçu.

L I S E T T E

Qu'est-ce ?

L A B R I D E

Un soufflet ;

Que diable ! et par sa bourse apaisant ma souffrance ,
Je l'ai conduit de suite à madame Constance ,
Qui l'attendoit.

L I S E T T E

Elle ?

L A B R I D E

Oui.

L I S E T T E

Vraiment le tour est beau :
Nous avons fait , je pense un double quiproquo.

L A B R I D E.

Tu vas me conter ça. Deux hommes me demandent :
Ce sont , le maquignon , le sellier qui m'attendent ;
Je vais les recevoir , et reviens de ce pas.

S C È N E X.

L I S E T T E , F L O R I C O U R.

F L O R I C O U R (*vers la coulisse*).

Williams , attelez ; sur-tout n'oubliez pas
Comir , mon chien angais. Allons , enfans , du zèle :
Je veux être ce soir à la pièce nouvelle.

L I S E T T E.

Mais c'est le beau monsieur dont nous parlions , je crois.

F L O R I C O U R

Que vois-je ! une suivante ! ah ! le joli minois !
De la dame du lieu j'ai manqué la conquête ,
Il faut s'en consoler auprès de la soubrette.
Bonjour , aimable enfant.

L I S E T T E.

Bonjour , beau cavalier.

F L O R I C O U R

Que tes yeux sont fripons.

L I S E T T E.

Comme il est familier.

F L O R I C O U R

Tu ne me croiras pas ?

L I S E T T E.

Pourquoi donc ? quelle cause ?

F L O R I C O U R

Ah ! c'est que... c'est vraiment une drôle de chose ;
Vrai , je sens que je t'aime , et mon cœur....

L I S E T T E.

Déjà pris.

F L O R I C O U R

C'est ainsi que les cœurs se prennent à Paris.

L I S E T T E

Quoi ! l'amour à Paris , naitroit-il tout de suite ?
J'ai bien peur en ce cas qu'il n'y meure aussi vite.

F L O R I C O U R

A cet amour mes feux ne ressemblent en rien.

(19)

L I S E T T E

Ils ne dureront pas ; vous êtes Parisien.

F L O R I C O U R

C'est avoir trop d'esprit.

L I S E T T E

Et vous trop de tendresse.

F L O R I C O U R

Je la prends dans tes yeux.

L I S E T T E.

Et ceux de ma maîtresse ?

F L O R I C O U R

Ah ! je n'y songeois pas.

L I S E T T E.

Perdez-vous la raison ?

F L O R I C O U R

Cette soubrette-là vaut toute la maison. (*Il veut l'embrasser*).

L I S E T T E

Monsieur , entendez-vous , on m'appelle.

F L O R I C O U R

Friponne !

Tu voudrois m'échapper ?

L I S E T T E.

A quoi vous suis-je bonne ?

Des dames du bon ton , vous , l'amant en crédit ,

Aimer une soubrette ! ah ! perdez-vous l'esprit.

SCÈNE XI.

L I S E T T E , L I S I M O N D , F L O R I C O U R .

L I S I M O N D

Ah ! Lisette , c'est toi ? que t'a dit ta maîtresse !...

Quoi ! tu ne réponds rien ? je crains pour ma tendresse.

F L O R I C O U R , *lorgnant Lisimond*.

Précieux ! précieux ! ma parole d'honneur.

L I S I M O N D

D'où vient cet ostrogot , avec son ris moqueur !

F L O R I C O U R

De nos bons vieux parents , voilà bien la tournure !

L I S I M O N D

N'a-t-il pas l'air , vraiment , d'une caricature ?

L I S E T T E

A Lisim. En effet quel habit ! quel air original !

A Flor. Ah ! le drôle de corps , le franc provincial.

A Lisim. Tels sont nos jeunes gens de bonne compagnie ,
A Flor. C'est ce qu'on nomme un vrai cadet de Normandie.
Ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! le fat ! le paysan : ...
Ils vont se disputer tous deux , allons-nous-en.

SCÈNE XII.

L I S I M O N D , F L O R I C O U R .

L I S I M O N D

Cette figure-là ne m'est pas inconnue.

F L O R I C O U R

N'est-ce pas un normand qui frappe ici ma vue ?

L I S I M O N D

Me trompé-je ? Mais , non ; parbleu , c'est Floricour.

F L O R I C O U R

Quoi ! c'est vous , Lisimond ?

L I S I M O N D

Comment , en ce séjour ?

Vous qui d'un père avez consumé l'héritage
Pour aller à Paris faire un grand étalage.

F L O R I C O U R

C'est vrai , la province est un séjour meurtrier ;
Mais je n'ai pas le sou , j'y viens me marier.

L I S I M O N D

Vous marier ici ? plaisantez-vous ?

F L O R I C O U R

Parole.

L I S I M O N D

Comme moi , venez-vous épouser cette folle
Dont la parure ?...

F L O R I C O U R

Oh ! ciel !

L I S I M O N D

Et les travers...

F L O R I C O U R

Grands dieux !

L I S I M O N D

C'est plaisant , j'aurais cru qu'il la trouveroit mieux.
Se conversation , qu'en dites-vous ?

F L O R I C O U R

Unique.

L I S I M O N D

Elle vous a parlé , je le gage , d'antique.

F L O R I C O U R

Pas beaucoup ; mais j'ai vu , sans en être enchanté ,
Qu'elle ne faisoit qu'un avec l'antiquité.

L I S I M O N D

Vos airs , votre parure , ont du moins su lui plaire.

F L O R I C O U R

Comment ! mon cher ami , pas de goût ? au contraire ;
Mon habit , à son gré , n'a pas le sens commun ;
Elle veut me donner les nippes du défunt.
C'est tout dire ; en un mot , elle abhorre la mode.

L I S I M O N D

Avec elle , ma foi , ceci me raccommode.
Lisette avoit raison à ce que je puis voir :
Tantôt elle veut blanc , tantôt elle veut noir.
Enfin , que pensez-vous , cher rival , sur son compte ?

F L O R I C O U R

Je pense qu'à Paris , on m'avoit fait un conte ;
De ce qu'on m'avoit dit , elle diffère bien.

L I S I M O N D

Quoi ! vous lui déplaitez ! je n'y comprends plus rien.
Vous y renoncez donc ?

F L O R I C O U R

Aimeriez-vous la belle ?

Je vous cède mes droits , si j'en avois sur elle.

L I S I M O N D

Dans ce cas je l'épouse ; elle a quelque défaut ,
Tout disparoît devant un million de dot.

F L O R I C O U R

Un million de dot ! Ah ! ma bévue est grosse !
Permettez...

L I S I M O N D

Mon rival , vous viendrez à ma noce.

A part. Diable ! le million pourrait lui convenir ;
Allons trouver la belle , il faut le prévenir ;
De me mettre à la mode elle sera jalouse ;
Mais prétons-nous à tout , pourvu qu'elle m'épouse.

S C È N E X I I I .

F L O R I C O U R

Je ne sais où j'en suis : fatal événement !
Valets , meubles , soubrette ; ici tout est charmant !
Mais , allez deviner cette bisarrerie !
L'hôtesse de ces lieux n'est jeune , ni jolie ;

Il est vrai qu'elle est riche ; elle a beaucoup de bien ,
 Mon mérite excepté , je ne possède rien .
 Rien que des créanciers dont l'aspect m'importune ;
 Et je verrais ainsi s'échapper la fortune :
 Non , il est tems encor , changeons vite nos plans ;
 Quand elle reviendra soyons plus complaisans ;
 Ecoutons ses fadeurs , ses contes , ses sornettes ;
 Payons-lui ce tribut , elle paiera mes dettes .
 Mais je l'entends , je crois .

SCÈNE XIV.

CONSTANCE , FLORICOUR.

CONSTANCE

A part. Il n'a pas vu ma sœur ;

Essayons en ce cas tous mes traits sur son cœur.

Haut. Jeune homme , de vous voir j'étois impatienté.

FLORICOUR

Le tems paroît bien long quand vous êtes absente ;
 Je viens de l'éprouver .

CONSTANCE

Le joli compliment !

Floricour m'aimerait ! le subit changement

Vous voulez me flatter .

FLORICOUR

Le pensez-vous , madame ?

Non , je n'éprouve pas cette légère flamme

Que l'on prend pour l'amour ; un sentiment plus doux ,

Plus durable , plus pur , me ramène vers vous .

Je sens que nos deux cœurs étoient nés l'un pour l'autre ,

Que mon bonheur enfin va dépendre du vôtre .

CONSTANCE

Trop heureuse en ce jour , monsieur , si je vous plais .

Moi , je vous trouve bien , à peu de chose près :

Abjurez seulement la mode , la parure ;

Tâchez de prendre un peu de ma noble tournure ;

Plus que nos jeunes gens ayez d'urbanité ;

Dans vos habits , vos goûts , plus de simplicité ,

Et léger en amour , époux soyez fidèle ;

Ce que je vous demande est une bagatelle ,

Vous voyez : à ce prix vous pouvez m'épouser .

FLORICOUR

Est-il en mon pouvoir de vous rien refuser ?

(A part.) Je n'en peux plus douter ; allons , elle m'adore .

C O N S T A N C E

Il ne faut prudemment jurer de rien encore ;
Et je doute...

F L O R I C O U R

De quoi pourriez-vous douter ?

C O N S T A N C E

Voulez-vous un moment de grâce m'écouter.
Supposons, car ceci n'a rien de véritable ;
Vous croyez être aimé par une femme aimable,
Des modes idolâtre, et folle comme vous,
Partageant vos travers, vos plaisirs et vos goûts,
Quand vient au même instant s'offrir à votre vue,
Une femme de sens et de raison pourvue,
Veuve, mais jeune encor, qui d'ailleurs réunit
Un physique passable aux charmes de l'esprit,
Quelle choisiriez-vous ?

F L O R I C O U R

(*A part.*) Je comprends ! impayable !

(*Haut*) Laquelle je choisis ! la femme raisonnable.

C O N S T A N C E

(*A part*) La femme raisonnable ! il est d'honneur parfait !

(*Haut*) Et vous n'êtes jamais guidé par l'intérêt !

F L O R I C O U R

Qui, moi ? qu'en l'épousant sa fortune me tente ?
J'avais naguère encor vingt mille écus de rente :
Jugez de mon mépris pour l'or, ce vil métal,
En un an j'ai mangé rentes et capital.

C O N S T A N C E

C'est du mépris pour l'or, dites-vous ? modestie !
Selon moi c'est plutôt inconduite, folie.

F L O R I C O U R

Je fus jeune, insensé, j'en conviens entre nous,
Mais je changerai bien si je suis votre époux.
Soins d'amour, d'amitié, doux égards, complaisance,
C'est à quoi désormais je borne ma dépense.

C O N S T A N C E, *à part.*

Ce jeune homme a du bon. (*Haut*) Mais, mon cher, à
tout prix,

Vous voudriez, je crois, n'habiter que Paris.

F L O R I C O U R

Paris ? si donc ! je veux, au sein de la nature,
Avec vous m'occuper ici d'agriculture.

C O N S T A N C E

D'agriculture ! eh ! c'est mon désir, justement.

FLORICOUR

Nous vivrons tous les deux philosophiquement.
 Point d'éclat, je ne veux que le seul nécessaire ;
 Vous avez de bon vin , nous ferons bonne chère ,
 Point de modes sur-tout , j'y renonce à jamais.
 Je garde seulement mes deux chevaux anglais :
 Ah ! c'est qu'ils sont jolis ! les plus charmantes bêtes !
 Nous vivrons seuls ; parfois nous donnerons des fêtes ,
 Des concerts et des bals : le ball plaisir bien doux !
 Tenez , je veux danser la gavotte avec vous.

CONSTANCE

Une gavotte ici , cela ne sauroit être.

FLORICOUR

Pardon , je voulois dire une danse champêtre ,
 Le menuet , la gigue.

CONSTANCE

Eh ! oui , le menuet !

Je me souviens encor de celui d'Exaudet.

(*A part*) Je n'en saurois douter , ce jeune homme-là m'aime.

(*Haut*) Déjà je vois en vous un changement extrême ;

L'hyménée et le tems vous changeront encor.

Je peux de vous enfin faire un petit trésor.

Vous pensez , dites-vous , déjà comme je pense ?

Je veux à cet égard faire une expérience ,

Et si vous m'écoutez , si vous suivez mes goûts ,

Dès aujourd'hui , mon cher , vous serez mon époux.

Mais qu'entends-je ?

SCÈNE XV.

CONSTANCE, FLORICOUR, LABRIDE.

LABRIDE

C'est moi , madame , qui sans feinte ,

Contre vos maquignons viens pour vous porter plainte.

Vous savez , mes chevaux , je les aime à l'excès ,

Ils sont normands , eh ! bien , on veut les rendre anglais ;

Et pour y parvenir , oh ! fureur sans pareille !

On vient de leur couper les trois quarts de l'oreille.

Ces pauvres animaux , pour les traiter ainsi ,

Certes , il faut avoir le cœur bien endurci.

Ce n'est pas encor là tout ce qui me chagrine ;

Vous savez qu'on avoit changé notre berline ,

Pour un carrosse anglais , à ressorts élevés ,

Dont le cocher assis à vingt pieds des pavés ,

Pour pouvoir aisément conduire ses deux bêtes ,
Avoit presque besoin de prendre des lunettes ,
Et paroissoit vouloir escalader le ciel
Sur un siège aussi haut que la tour de Babel.
Rien de cela n'existe , une mode contraire
Veut que votre voiture aujourd'hui touche à terre ,
Et me précipitant d'un siège des plus hauts ,
On me met , moi , cocher , plus bas que mes chevaux.
Je n'y puis plus tenir.

C O N S T A N C E

C'est sans doute incommode.

L A B R I D E.

C'est pourtant votre sœur , et son goût pour la mode.

F L O R I C O U R

Que dit-il ? votre sœur ? l'ai-je bien entendu ?

L A B R I D E.

Oui , monsieur , en effet. -

C O N S T A N C E *à part.*

Allons , tout est perdu.

F L O R I C O U R

Veuillez à ce sujet , vous expliquer , madame.

L A B R I D E.

Parbleu ! rien n'est plus clair.

C O N S T A N C E

Tais-toi , bayard infame !

J'en conviens , il est vrai.

F L O R I C O U R

Vous avez une sœur ?

Celle que je venois épouser ?

C O N S T A N C E

Par malheur ,

Vous ne la verrez pas , une affaire pressante

La tiendra pour long-tems de ce pays absente ;

D'ailleurs , si vous m'aimez , vous ne pouvez , je crois ,

Nous épouser , monsieur , toutes deux à-la-fois.

Parlons plus sensément ; reprenons , je vous prie ,

Nos projets de retraite et de philosophie ;

Par ce que vous disiez tout à l'heure , monsieur ,

J'augure bien de vous ; mais tout homme est trompeur.

Suivez-moi. (*à part*) Je lirai dans le fond de son ame ,

Et je saurai bientôt si je serai sa femme.

L A B R I D E *regardant vers la coulisse.*

Que vois-je ? qu'est-ceci ? Madame en élégant ,

A-t-elle transformé son amoureux normand.

(*Ils sortent.*)

S C È N E X V I .

LABRIDE, EULALIE, LISIMOND *en incroyable.*

E U L A L I E

Tenez ce ridicule ; ayez donc plus de grâces.

L I S I M O N D .

Pour me former , souffrez que je suive vos traces ;
Ne vous fâchez donc pas ; vous voyez qu'en ce jour ,
Ma complaisance a su vous prouver mon amour .
Me voilà bien changé des pieds jusqu'à la tête ;
Et la métamorphose est je pense complète .
Comment me trouvez-vous ?

E U L A L I E

Vraiment , il n'est pas mal .

L I S I M O N D

J'ai quitté les façons , l'air d'un provincial ;
Mon vêtement sans doute était bien plus commode ;
Mais la gêne n'est rien quand on est à la mode ,
Et je projette bien autre chose d'ailleurs ;
J'ai changé mon habit , je vais changer mes mœurs ;
D'un élégant du jour j'imite les dépenses ;
Je dis des calembourgs , fais des extravagances ;
Sans avoir rien appris je veux juger de tout ,
Prononcer sur les arts , les lettres et le goût ;
En amitié léger , comme en amour volage ,
Je ne respecte rien , ni le sexe , ni l'âge ;
De paroles d'honneur je sème mes discours ;
Chevaux , repas et jeu se partagent mes jours ,
Et d'un fat complétant enfin la ressemblance ,
Je vais pendant six mois prendre un maître de danse .

L A B R I D E

Monsieur , je vous prenois pour quelqu'un de sensé .

L I S I M O N D

Laisse-là ton bon sens , il est du tems passé .

L A B R I D E

Pardon , je vous croyais un homme raisonnable .

L I S I M O N D

Tais-toi , faquin , tais-toi ; je suis un homme aimable .

E U L A L I E

A merveilles , mon cher , je vous trouve charmant .

L I S I M O N D

C'est à vous que je dois ce flatteur changement .
Quant à mon vieux château dans huit jours j'en détail ;
Je déteste les champs , vive la capitale !

C'est le séjour des jeux , des plaisirs et des ris ;
Mais c'est être enterré que vivre hors Paris.

SCÈNE XVII.

Les mêmes , **CONSTANCE**, **FLORICOUR**.

FLORICOUR *en campagnard.* (1)

Comment me trouvez-vous ? vive la mode ancienne ;
J'habite pour jamais cet agreste domaine.

Ah ! le site charmant , ah ! l'agréable sol !

Allons courir les champs.

CONSTANCE

Prenez mon parasol.

Qu'aperçois-je ?

EULALIE

Ma sœur ! ô rencontre fatale !

LISIMOND

Vous avez une sœur ? surprise sans égale !

CONSTANCE

Comment ! il la regarde ! adieu mes beaux projets.

FLORICOUR

Mais c'est ma prétendue ; oui , je la reconnois !

Tunique à la bagdad , et coiffure romaine !

LISIMOND

A son vertugadin je reconnois la mienne.

CONSTANCE

C'est un parisien en costume de bal.

EULALIE

Habit vert , chapeau blanc , fil le provincial.

FLORICOUR

Ah ! reconnaissez-moi sous ce costume étrange !

LISIMOND

Madame , votre sœur me fit prendre le change.

FLORICOUR

C'est un parisien de vous plaire jaloux.

LISIMOND

Moi , je suis ce normand , votre futur époux.

CONSTANCE

Vous déguiser ainsi !

EULALIE

Paroître en homme sage.

FLORICOUR

Pardon , je vous croyois loin de nous en voyage.

(1) Pour être prêt à tems , l'acteur mettra simplement une per-
ruque , et changera de chapeau.

E U L A L I E

En habit campagnard.... renoncez à mon cœur.

C O N S T A N C E

En élégant , si donc , vous feriez mon malheur.

L I S I M O N D

Comme dans mon château vous m'auriez paru belle.

F L O R I C O U R

Quel plaisir , avec vous , d'aller à bagatelle ?

E U L A L I E

Vous aimez donc encor la mode ?

F L O R I C O U R

Sûrement.

C O N S T A N C E

Vous aimez donc encor la campagne.

L I S I M O N D

Vraiment.

F L O R I C O U R

Je reprends mes travers.

L I S I M O N D

Moi , mes vieilles coutumes.

C O N S T A N C E

Allons , voilà ma main.

E U L A L I E

Mais changez de costumes.

L A B R I D E.

Nos maîtres sont heureux , le serons-nous aussi ?

L I S E T T E

Tope là , je veux bien , tu seras mon mari.

L A B R I D E

Quand nous serons époux , songe à m'être fidelle.

L I S E T T E

Mais c'est la mode ancienne.

L A B R I D E.

Elle vaut la nouvelle.

L I S I M O N D

Croyez-moi , mes amis , terminons ces débats ,

Tel est fou de la mode , et tel ne l'aime pas.

Qu'importe une parure ou plus ou moins complète ;

En a-t-on plus d'esprit , en est-on plus honnête ?

Non , un sage l'a dit , souvenons-nous en bien ,

Le cœur de l'homme est tout , et son habit n'est rien.